

CHAPITRE PREMIER

Découverte

La corde se tendit brutalement.

L'homme, tiré en arrière, tomba sur ses fesses en jurant. La longe devant lui se tendit à son tour. Le premier de cordée laissa échapper un grognement comme il s'arc-boutait pour ne pas partir en arrière à son tour. Les souliers à crampons mordirent dans la glace en dérapant un peu puis se stabilisèrent.

Péniblement, il se retourna en tenant à pleines mains la corde tendue.

— Vite, Ben, relève-toi ! Je ne tiendrai pas longtemps !

Ben se leva et retint la corde à deux mains, soulageant son ami qui reprit son souffle.

— Ben, écoute-moi... Je vais avancer un peu et soutenir Bjørn... Toi, tu vas planter ton piolet dans la glace, derrière moi... Ensuite, tu piqueras le mien à

cinquante centimètres du tien... Puis, tu fixeras la corde... Dépêche-toi !

Ben s'activa. Une fois la corde arrimée sous la forme de deux « huit » fermés par une boucle entre les deux piolets cloués solidement à même la glace, le premier de cordée relâcha ses muscles.

Les deux compagnons se précipitèrent au bord de la crevasse par où disparaissait la corde tendue.

— Bjørn ! Bjørn, réponds !

Ils s'étaient couchés à plat ventre sur la glace. Mike Sullivan fouilla dans son sac et sortit une puissante lampe torche qu'il dirigea vers le gouffre. Un corps oscillait dans le vide à trois ou quatre mètres du bord.

— Bjørn ! s'écria Ben.

Il se tourna vers Sullivan.

— Il ne répond pas, tu crois qu'il est... mort ?

— Non. Rien ne permet de le dire. Nous devons...

Brusquement, Ben se releva et dit en empoignant la corde :

— Remontons-le, vite !

— Attends ! hurla Mike pour couvrir le bruit du vent tout en se jetant en arrière.

C'était trop tard : le sol, fragile au bord du trou, s'effondra, emportant Ben et une petite partie de la bordure. La chute s'arrêta sèchement. Le premier piolet s'inclina fortement mais tint bon, il était bien ancré.

Mike n'avait pas lâché la lampe torche. Il approcha du trou en rampant sur la glace. Il braqua le rayon lumineux vers le bas.

— Ben ! gueula le chef de l'expédition.

— Ça va... ça va, je vais bien... un peu sonné, mais ça va... Excuse-moi Mike, j'ai déconné.

Benjamin avait la voix lasse. Sullivan grommela :

— Tu peux le dire !

Bjørn Palmar se balançait, inconscient, à peu près à la même hauteur que Ben, derrière son dos. Mike demanda :

— Comment va Bjørn ?

Ben se tortilla jusqu'à ce que son ami soit en face. Bjørn avait le menton contre la poitrine. Un léger filet de sang lui tachait le cuir chevelu.

— Il saigne du crâne... c'est léger... probablement un bloc de glace qui l'aura cogné lors de l'effondrement.

Mike Sullivan questionna :

— Peux-tu sortir ta torche pour éclairer autour de toi ?

— Je vais essayer...

Benjamin dégagea sa lampe du bout des gants. La prise était mauvaise, la lampe glissa juste au bout de ses doigts. Comme elle jaillissait en l'air, il la rattrapa de justesse dans un geste désespéré de la main gauche. Ben poussa un énorme soupir de soulagement.

— Je l'ai...

Il l'alluma et dirigea le jet de lumière crue vers les parois.

— Cela semble être une espèce de caverne de glace, Mike... Il y a une corniche, là !

Sullivan braqua sa torche vers la droite, éclairant une saillie, d'environ un mètre cinquante de large, qui se perdait au loin. Il éclaira plus bas, l'escarpement était massif, on ne voyait aucune faille dans la glace.

— Penses-tu pouvoir l'atteindre, Ben ?

— Pourquoi ?

Mike Sullivan soupira.

— Parce que, sombre idiot, je ne suis pas assez fort pour vous remonter tous les deux, plus des sacs qui font bien trente kilos chacun, voilà pourquoi ! Si tu peux atteindre cette corniche, je hisserai d'abord les sacs, puis Bjørn, puis toi.

— Pourquoi d'abord les sacs ?

— Ben ! C'est élémentaire, enfin ! Parce que si je vous hisse d'abord, il n'y aura personne pour accrocher les sacs et nous avons besoin du matériel qu'ils contiennent... La tempête de neige annoncée arrive en avance...

Comme pour souligner ses paroles, le vent redoubla, emportant un cortège de flocons trapus.

— O.K., O.K...

Ben se dandina au bout de la corde pendant une

longue minute. Ses pieds éraflèrent le bord de la corniche et glissèrent. Il repartit en arrière.

Sullivan, qui suivait la scène, lui dit :

— Minute ! Regarde le poignet de Bjørn...

Un éclat de lumière scintillait dans l'obscurité. Mike suivit avec la lampe le balancement des deux corps.

— Son piolet ? demanda Ben.

— Exactement ! Il a passé la lanière autour de son poignet. Il faudrait que tu le récupères... il te permettra de t'accrocher plus facilement à la glace.

— J'essaie...

Pendant que Ben se contorsionnait, Mike envoyait ses conseils :

— N'essaye pas de te poser du premier coup mais prends appui des deux pieds sur la paroi pour te balancer plus fort, une ou deux fois !

— Vu ! Yeah ! Je l'ai ! jubila le jeune Suisse en brandissant triomphalement le pic comme un trophée bien mérité au terme d'un exploit exceptionnel.

Benjamin Portier vit la paroi s'approcher au bout de sa torche. Il releva ses genoux, prit appui et poussa violemment. Il refit, une fois encore, le même exercice.

Après la troisième impulsion, il lança son bras armé de la pioche en poussant une forte exhalation.

— Han !

Le bout ferré s'incrusta dans la paroi dans un fracas crissant qui résonna dans la salle. Portier tira sur le manche et les deux corps surplombèrent la corniche de glace.

— Détache son mousqueton d'abord, cria Sullivan.

Ben décrocha son compagnon d'une seule main, se retenant de l'autre. Palmar s'effondra comme un sac. Le corps sans connaissance roula une fois puis s'immobilisa, le bras droit balançant au bord du vide. Portier, qui avait retenu sa respiration, souffla son soulagement.

Il se décrocha et rejoignit Bjørn en chutant lourdement. Il se mit à quatre pattes et approcha son oreille de la bouche du jeune Suédois.

— Il respire ! cria-t-il en relevant la tête.

Mike Sullivan respira aussi.

— Attrape la corde avec le piolet et attache un des sacs.

* * *

La neige tombait oblique et serrée, poussée par des rafales de vent.

Les deux sacs et Bjørn Palmar reposaient sur le glacier. L'Irlandais Sullivan cria pour dominer le bruit du vent :

— Plus que toi à remonter, tête de pioche... allez ! Arrime-toi vite, la tempête de neige est là et nous avons encore la tente à monter avant de nous

reposer...

— J'arrive !

Benjamin Portier fit le tour de la corniche. Il trébucha et glissa, s'étalant contre la paroi.

— Arrête de faire le pitre et dépêche-toi !

— Tu pourrais au moins me demander si je me suis fait mal, bougonna le Suisse en levant la tête en dirigeant la torche électrique vers la paroi.

Un regard froid le fixait à travers la glace.

Il hurla de frayeur.

* * *

Le CERS donnait une conférence de presse à Bruxelles.

Derrière le pupitre, le professeur Luciano Mazzo était excité comme un collégien. Il aimait son métier. Il adorait se mettre en avant et, en tant que porte-parole du CERS, il se considérait comme comblé. Sa faconde, son accent, sa gestuelle et la manière qu'il avait de rejeter ses cheveux en arrière en faisaient la coqueluche des dames et il le savait. Il fixa l'objectif de la caméra la plus proche de lui.

— Mesdames, mesdemoiselles... et hem ! Messieurs : ce que le Centre Européen de Recherches Scientifiques va vous annoncer aujourd'hui est tout simple...

Il ménagea ses effets, laissant un blanc dans le discours et l'auditoire sur sa faim.

— Il s'agit de la plus grande découverte

archéologique de tous les temps.

Une faible rumeur de mécontentement gronda parmi l'auditoire.

— Encore !

— C'est ça... mais oui... une de plus, quoi...

— Aurait-on découvert le Graal ?

— Hahahaha...

Le porte-parole s'éclaircit la gorge et attendit que le silence revienne pour continuer :

— À la suite d'un accident de montagne, une équipe de trois alpinistes a trouvé, dans une grotte au fond d'un glacier de la chaîne himalayenne...

Il laissa planer un nouveau silence.

— Arrête tes effets ridicules et va au but ! s'exclama une voix irritée venant du fond de la salle.

Le professeur se redressa, vexé, et continua :

— ... dans une grotte himalayenne donc, ont été découverts un jeune homme et un enfant d'environ deux ans, prisonniers de la glace. Ils comptent parmi les plus vieux spécimens d'*Homo Sapiens* découverts à ce jour et les seuls qui soient en parfait état de conservation. D'après l'épaisseur des couches de glace à cet endroit, ils ont près de quatre-vingt mille ans. Une équipe, mandatée par le CERS, va être mise sur pied pour...

Un brouhaha indescriptible retentit.

CHAPITRE II

Mission

L'orateur, par son bagout, tenait l'assistance en haleine.

— Comme l'a démontré un récent article scientifique, le langage existe depuis le genre *Homo Sapiens* et probablement bien avant. Cette hypothèse est renforcée par un workshop, procédant avec une approche interdisciplinaire, qui porte sur la taille de la pierre comme vecteur du langage élaboré... par le biais du développement de structures cérébrales particulières, l'asymétrie fonctionnelle notamment, propices à l'apparition du langage.

Samuel Terfus, paléanthropologue de réputation mondiale, marqua une pause et but une gorgée d'eau.

Malgré sa jeunesse – il avait trente-huit ans – et ses théories avant-gardistes, il était respecté par les préhistoriens de la planète entière.

Son esprit vif et pénétrant, sa cordialité et son respect de l'éthique en faisaient quelqu'un d'estimé

auprès de ses collègues. Son allure d'athlète, ses yeux bleus ainsi que sa jovialité et son sourire ravageur le rendaient charmeur auprès des femmes. Son esprit méthodique et analytique, son argumentaire et ses présentations soignées lui donnaient l'air convaincant auprès des mécènes.

Il avait mené des fouilles archéologiques, pour le compte de particuliers, dans le Rift est-africain, dans les Alpes, en Asie et au Moyen-Orient. La plupart des grands musées du monde entier s'enorgueillissaient d'exposer dans leurs vitrines l'une ou l'autre trouvaille faite par Samuel Terfus.

Il terminait une conférence qui avait pour thème : « *La vie quotidienne au paléolithique moyen* ». Brillamment, il avait exposé ses idées sur le sujet et avait, comme à chaque fois, captivé son auditoire.

— On peut affirmer que dès que le langage élaboré se développe, la vie culturelle prend son essor par la tradition orale. L'apprentissage, grâce au langage imagé, est beaucoup plus rapide et perdurable d'une génération à l'autre.

Il sourit largement en rassemblant ses feuillets sur le pupitre devant lui et dit en souriant :

— Je pourrais vous parler pendant encore plusieurs heures de ce sujet, tant il me passionne... mais on va en garder un peu pour notre prochaine rencontre, non ?

Quelques rires saluèrent sa sortie, l'exposé durait

depuis presque trois heures.

Sam clôtura par le sempiternel : « *Y a-t-il des questions ?* » qui le laissa, une heure plus tard, fatigué mais heureux de la pertinence des interpellations.

Il se dirigea vers le parking.

* * *

— Docteur Terfus ?

Samuel se retourna. Un homme, habillé avec recherche, les mains dans les poches, lui souriait, une cigarette aux lèvres.

— Je suis désolé, mais la conférence est terminée. Si vous avez des questions, ce sera pour une prochaine fois...

Luciano Mazzo agrandit son sourire, en vain. Sam lui tournait déjà le dos et actionnait le verrouillage central de sa voiture.

— Je suis le professeur Mazzo, du CERS, et j'aimerais beaucoup m'entretenir avec vous au sujet de la découverte du Népal, débita précipitamment l'Italien.

Terfus se retourna, les sourcils disparaissant sous son abondante chevelure.

— Quelle découverte du Népal ?

Ce fut le tour de Mazzo de hausser les sourcils.

— Vous ne lisez pas les journaux ? Enfin... je suis même passé au journal de vingt heures !

— Mon cher professeur... Mazzo ? C'est bien ça ?

Pour répondre à votre question, c'est non. Je ne lis pas les journaux, et la télévision n'est allumée que pour des motifs bien précis. De plus, je suis rentré ce midi du Pérou où j'avais été invité par un collègue... Mais allons au fait, car le voyage m'a éreinté, le décalage horaire me rattrape et je voudrais bien dormir un peu.

Luciano Mazzo pinça les lèvres dans une moue qui en disait long sur ce qu'il pensait des manières directes du paléoanthropologue.

— On a découvert deux corps prisonniers d'un glacier au Népal. D'après l'épaisseur des couches de glace qui les enrobent, leur âge est estimé à quatre-vingt mille ans...

— Suivez-moi, on sera mieux chez moi pour en discuter.

* * *

Un verre de marc de bourgogne à la main, Mazzo souriait.

L'appartement de Terfus ressemblait, à première vue, à un musée dont le conservateur était en grève depuis des années. En y regardant de plus près, on pouvait observer qu'il n'y avait aucune trace de poussière et que chaque objet, chaque relique, fétiche, ossement ou pectoral était un trésor archéologique qui se trouvait à une place, certes non conventionnelle, mais très bien choisie.

Sur la table basse du salon trônait un morceau de poterie ouvragée grossièrement. Un crâne d'ours des cavernes, la gueule ouverte sur des dents impressionnantes, ornait le mur en face du divan. La baie vitrée donnait sur les lumières de la ville.

— Vous me parliez de deux corps retrouvés dans la glace...

Le professeur Mazzo claqua la langue, savourant l'excellent marc, posa son verre boule et ouvrit son attaché-case sur ses genoux. Il tendit à Samuel une mince chemise en carton de couleur bleue.

— Voici le dossier complet. Enfin, je veux dire... tout ce que nous possédons jusqu'à présent.

Sam prit le dossier et l'ouvrit. Il en sortit des photos sous tous les angles d'un jeune homme, imberbe mais chevelu, les yeux grands ouverts, ainsi que d'un petit enfant emmailloté dans des fourrures et maintenu dans son dos à l'aide de sangles de peau. Ils étaient pris dans un parallélépipède de glace d'environ un mètre cinquante sur deux et trois mètres de haut. La limpidité de l'eau cristallisée permettait d'observer les plus infimes détails.

Une petite liasse de feuilles dactylographiées rendait compte des circonstances de la découverte ainsi que des moyens mis en œuvre pour dégager le bloc de glace. Samuel avait chaussé des lunettes pour lire avidement le compte-rendu.

Luciano Mazzo n'attendit pas que le

paléoanthropologue ait terminé sa lecture pour dire :

— Le CERS vous demande d'accepter de diriger les fouilles et l'équipe qui va être mise sur pied.

Sam interrompit sa lecture et regarda son interlocuteur par-dessus ses lunettes de lecture.

— Qui pensez-vous qui va constituer cette équipe ?

— Eh bien, nous avons pensé à...

— Non. Si j'accepte de diriger ce programme, c'est moi qui constituerai l'équipe. Je vous communiquerai les noms... si j'accepte seulement... Quel est le budget alloué à ce projet ?

— Avant de parler de gros sous, dites-moi si vous adhérez ou non !

— Avant d'accepter, je veux connaître le budget.

Devant le visage offusqué du professeur, Terfus précisa :

— J'ai, dans le passé, accepté des travaux qui n'ont abouti nulle part parce que les commanditaires avaient un portefeuille en peau de hérisson. Je ne veux plus être mêlé à des échecs pour cause d'avarice. Je vous écoute...

— Mais je ne peux pas le dire à l'heure actuelle, voyons !

Samuel se leva.

— Eh bien, quand vous en saurez plus, prévenez-moi. Sachez que je suis, *a priori*, très intéressé, mais pas dans n'importe quelles conditions. Je vais garder le dossier pour l'étudier à tête reposée dès

demain matin, à mon réveil. Pour l'heure... (il étouffa maladroitement un énorme bâillement) ... je vais rattraper le décalage horaire...

CHAPITRE III

La tribu

La dernière pluie datait de plus de deux lunes.

Les herbes de la plaine étaient jaunies et sèches, raides et cassantes comme la pierre. Plus haut sur la colline, les feuilles des arbres à fruits se racornissaient et la cueillette ne donnait pas autant que l'année précédente à la même saison.

La petite rivière, en contrebas de la grotte, était réduite à un filet d'eau boueuse. Il fallait marcher une demi-journée jusqu'à la grande rivière pour aller remplir les outres... les femmes se plaignaient et les hommes aussi...

Harran réfléchissait à ces choses pendant le guet.

Taromi, le chef de la tribu, avait relevé les traces d'un aurochs isolé qui semblait claudiquer. Une bête boitillante était une aubaine. Les cornes d'un taureau sauvage avaient déjà tué un jeune homme de la tribu lorsque Harran avait huit ans¹. Il était encore petit

¹ La tribu comptait en doigts jusque cinq, puis en mains et en doigts. Harran, en évoquant son âge à la mort du chasseur, pensait : « *J'étais vieux d'une main et trois doigts de printemps* ».

mais il se souvenait parfaitement que les hommes avaient ramené le corps, couvert de sang et sans le souffle de la vie. Il se rappelait aussi de la cérémonie funèbre, sur Khoba.

À cette époque, c'était déjà Taromi qui dirigeait la tribu. D'ailleurs, Taromi avait toujours été le chef. Les anciens disaient que la tribu s'était formée autour de Taromi il y a bien des printemps de cela. Harran ne comprenait pas bien ce que cela voulait dire, il ne voyait pas comment pouvaient se former des hommes autour d'un autre homme.

Les chasseurs de la tribu s'étaient postés de part et d'autre du sentier qu'empruntaient les bêtes pour aller boire à la grande rivière. Le soleil redescendait derrière la cime des arbres, les animaux ne tarderaient pas. Le moment où les grands fauves allaient boire était passé depuis un bon moment. Les autres, les mangeurs d'herbe, venaient boire en se cachant après que la soif des mangeurs de viande avait été étanchée.

Harran avait à présent trois mains et deux doigts de printemps² et était devenu un homme fort et habile. Il n'y avait personne dans la tribu qui taillait les pierres aussi bien ni aussi vite que lui. Il était aussi le plus adroit pour lier les pierres taillées au bout d'un bâton, avec des lanières et de la résine d'arbre. Ses armes étaient les plus solides et les plus

² Dix-sept ans.

tranchantes de la horde.

Harran ressentit une légère vibration sous la plante des pieds. Il fouilla le sentier du regard. Une seconde secousse, accompagnée cette fois d'un léger bruit mat, chatouilla sa peau. Un troisième battement fit vibrer ses pieds et le bruit sourd du sabot sur le sol se fit plus net. Le jeune homme vit la bête entre les feuilles qui le dissimulaient, elle était énorme. Le poitrail large, les hanches étroites, c'était une magnifique bête au pelage noir et luisant.

L'aurochs portait les traces d'un combat, ses cornes longues comme un bras étaient tachées de sang séché. Des griffes larges avaient creusé des sillons sur son arrière-train.

La blessure n'était pas récente mais la marche forcée que la bête soutenait pour rattraper le troupeau empêchait les plaies de se refermer et le sang frais luisait sur la robe sombre, dégoulinant le long de la patte. Un nuage de mouches acharnées vrombissait en une ronde incessante sur les meurtrissures. La queue de l'aurochs ne cessait de battre, fouettant la blessure, chassant un très bref moment les insectes qui revenaient instantanément.

Harran poussa un trille semblable à celui de l'oiseau des roches. Très vite, le même trille lui répondit, signalant que le guetteur suivant avait bien compris le message.

Le piège se refermait.



Les chasseurs attendaient.

La bête, un énorme mâle, avait la tête penchée sur l'eau et était en train de boire lorsque Taromi donna le signal de l'attaque.

Il jaillit des buissons qui bordaient la grande rivière en hurlant. L'aurochs se retourna vivement vers lui, pointant des cornes menaçantes, le dos à la rivière. En pivotant brusquement, l'animal glissa et son arrière-train s'affaissa dans la boue. Il le redressa avec difficulté, boitillant deux ou trois fois avant de camper ses pattes au sol.

Le groupe de chasseurs bondit à la suite du chef en criant. L'un envoya une flèche au moyen du propulseur. L'homme était nerveux et la flèche manqua son objectif. Un autre lança sa sagaie, trop vite et maladroitement. D'un revers de corne, l'aurochs envoya la lance valdinguer dans l'eau.

Harran était le plus éloigné de l'animal, il s'approcha, à demi courbé, sa lance pointée en avant. Les hommes formaient un arc de cercle autour du mâle, les lances braquées à l'horizontale, l'empêchant de s'enfuir.

Taromi profita d'un instant où les redoutables cornes n'étaient pas dirigées vers lui pour bondir et ficher son épieu dans la plaie ouverte. Le chef lâcha la lance et recula vivement, esquivant un coup qui

aurait été mortel s'il avait porté.

En pénétrant les chairs déjà à vif, la pointe creva une poche de pus. Le sirop jaune gicla en répandant une odeur nauséabonde, mais nul n'en eut cure. L'animal mugit de douleur.

L'attention de chacun était focalisée sur la pointe des cornes qui dansaient de gauche à droite et de droite à gauche. Dans un mouvement du corps de la bête, la lance fichée par Taromi cogna contre un rocher et s'enfonça plus profondément dans les chairs. Un mugissement effroyable retentit. Les pattes postérieures de la bête s'effondrèrent, mais l'aurochs restait vigilant, bien campé sur ses pattes avant, l'œil et le cou toujours vifs.

La horde de chasseurs se tenait, en hurlant, hors de portée des terribles armes naturelles.

Harran contourna le groupe et marcha dans l'eau de la rivière sans trop s'éloigner de la berge. Il arriva derrière l'aurochs. Il bondit sur le dos de l'animal en poussant un cri sauvage en même temps qu'il enfonçait sa lance, tenue à deux mains, dans la nuque, juste derrière l'os du crâne.

Sans un cri, l'aurochs s'effondra, foudroyé.

* * *

La tribu festoyait.

La bête avait été dépecée. La plupart des quartiers avaient été fumés pour conserver la viande plus

longtemps, puis placés dans le fond de la grotte, là où la température était la plus froide, sur la grande pierre plate.

Une part du gibier avait été réservée pour le festin. Les femmes s'appliquaient à arroser régulièrement la viande, suspendue au-dessus des braises. L'odeur qui s'échappait alléçait les papilles de chaque membre de la tribu. Certains salivaient.

Taromi donna le signal en se servant le premier. Harran le deuxième, c'était lui qui avait achevé la bête. L'homme-qui-guérít se découpa une tranche épaisse à la suite de Harran. Les chasseurs prirent chacun leur part, les plus vigoureux d'abord, les autres ensuite. Puis venaient les femmes, les enfants et, en dernier, les anciens. Chacun mangea à sa faim et il resta de la viande pour plusieurs jours.

La tribu comptait plus de six mains de membres et chacun avait son rôle à jouer. Les femmes âgées tannaient les peaux tandis que les plus jeunes dépeçaient les bêtes ou écaillaient et vidaient les poissons que les hommes ramenaient de leurs expéditions.

Les enfants aidaient les femmes à la cueillette ou assistaient les hommes à la taille de la pierre ou encore à la fabrication des flèches et des propulseurs.

L'homme-qui-guérít avait toujours du travail. Il était aussi l'intermédiaire avec les Puissances, essentiellement avec Khoba. Régulièrement, il intervenait auprès des Forces dans des cérémonies mystérieuses

dont lui seul connaissait les arcanes. Taromi et d'autres chasseurs lui avaient demandé qu'il intervienne auprès de Khoba afin que la pluie tombe, cela faisait trop longtemps que l'air était sec.

Les vieux racontaient leurs souvenirs aux enfants, le soir autour du feu. Les anciens étaient aussi très utiles pour enseigner la taille de la pierre même s'ils n'avaient plus la force de tailler. Ils expliquaient aux jeunes comment positionner le percuteur pour que l'éclat parte dans la direction voulue et laisse une arête exploitable. Ou comment se protéger la jambe avec une peau pour que le silex, cette pierre très dure, ne l'entaille pas lorsqu'on abattait le percuteur.

Chacun avait sa place au sein de la tribu et même si certains disaient que celui-ci n'en faisait pas assez ou que celle-là mangeait trop... dans l'ensemble Harran trouvait sa vie agréable.

Oui, Harran pensait que la vie était belle.

* * *

Harran réfléchissait intensément.

Le lendemain du festin, aux premières lueurs, Taromi lui avait demandé de le rejoindre hors de la grotte, près du grand arbre, quand le soleil serait au plus haut.

Le jeune chasseur approchait de la clairière. Le chef l'attendait, assis sur une des racines noueuses.

— Harran ! s'exclama le chef d'une voix un peu

trop enjouée. Assieds-toi près de moi... ici.

Il désignait un rocher plat en face de lui. Harran était surpris par son amabilité et son visage imberbe le montrait clairement.

— Harran, commença Taromi, ton exploit d'hier va alimenter les histoires des anciens pendant des lunes...

Le jeune homme bomba le torse.

— J'ai profité que l'aurochs était blessé par ta pointe, Taromi...

La politesse était la base des relations qui régissaient le groupe. Chacun avait besoin de l'aide des autres et les bonnes relations s'entretenaient ainsi. Tout le monde savait ça.

— C'est vrai, je l'ai frappé le premier... mais ce n'est pas de ça que je voulais te parler... Cela fait plus de deux lunes que l'eau ne tombe plus du ciel...

Harran hocha la tête.

— ... et la chasse ne donne plus comme avant...

Le jeune chasseur acquiesça vigoureusement.

— Nous avons à manger grâce à toi mais cela faisait plusieurs jours que nous n'avions mangé de viande...

Les sourcils broussailleux de Harran se plissèrent comme il approuvait.

— Que connais-tu du monde ? demanda abruptement Taromi.

— Du monde ? Je connais les arbres, les animaux,

le vent, le feu et l'eau. Je connais les herbes que l'on mange et celles qui font du mal. Je connais...

Taromi se mit à rire doucement.

— Hum ! Hum ! Non, ce n'est pas ça que je demande... Connais-tu d'autres hommes que ceux de la tribu ?

Le visage du jeune chasseur s'ouvrit à l'étonnement.

— D'autres hommes ? Il y en a ?

Il s'excitait à mesure que l'information prenait corps en lui. Il n'avait jamais pensé que d'autres hommes pouvaient exister.

— Mais... où... pourquoi...

Le chef souriait. Il connaissait bien l'état d'esprit du jeune homme.

— Oui, d'autres hommes existent... mais tous ne sont pas bons. Il y en a même qui sont cruels et j'en ai connu qui mangeaient de la chair d'autres hommes...

— Quoi ?

— Oui, Harran... avant d'être le chef de notre tribu, j'ai parcouru un long chemin... et maintenant, je dois te demander quelque chose.

Taromi se gratta furieusement l'épaule, sans doute des poux...

— Ce que je dois te demander peut te sembler dur, mais c'est mon devoir de le faire. Tu dois partir. Tu dois quitter la tribu, t'en aller loin et fonder ta propre tribu.

Le chef réfréna les objections qui allaient jaillir de la bouche grande ouverte.

— L'endroit où nous sommes installés ne donne suffisamment de nourriture que pour six fois les mains d'hommes... et nous sommes chaque printemps plus nombreux... Non, crois-moi, tu dois partir. Tu seras le premier à quitter la tribu, mais pas le dernier... Bientôt, ce sera le jour des offrandes à Khoba. Juste après la cérémonie, tu partiras. Mais tu pourras emporter ce que tu désireras, rien ne te sera refusé.

Harran était à la fois fasciné et atterré.

(...)